

« Au

fond

d'un rieu... »

« Qu'y a-t-il Fooky ?...Pourquoi aboies-tu ainsi ? Bon allons voir... »

Monsieur Bêlart, au nom prédestiné pour ce berger de la Baie de Saint-Valéry-sur-Somme, suivit donc son chien qui n'avait pas pour habitude de déranger son maître lorsque tout allait bien et que les moutons des prés salés, tant appréciés pour leur chair, obéissaient à ses injonctions et se contentaient de brouter la puccinellie, herbe typique de ces pâturages que les Picards appellent « mollières ».

Comme Fooky se dirigeait rapidement vers l'un de ces rieux, petits cours d'eau au fond de fossés aux rebords rendus glissants par une épaisse couche de vase, Antoine Bêlart supposa aussitôt qu'à cette heure, où la clarté du soleil commence à décroître, l'une des bêtes de l'immense troupeau dont il avait la charge était tombée dans l'un de ces fossés, ce qui arrivait fréquemment aux jeunes agneaux bien que les chiens du berger veillassent en permanence à la bonne progression du troupeau. En approchant du fossé, le berger perçut un bêlement plaintif provenant du rieu peu profond mais bourbeux, non seulement du fait des marées mais aussi de pluies abondantes tombées en ce début d'automne. Assurément, il devait y avoir un agneau en difficulté dans ce fossé. Monsieur Bêlart était un habitué de ces sauvetages et il parvint à secourir l'infortuné après avoir appelé en catastrophe un ancien berger de Saint-Valéry, Philibert, connu sous le pseudonyme de « ch'picard », qui lui prêta secours car cette besogne nécessitait de la force.

Cet événement presque banal pour un berger des prés salés se transforma très vite en un événement tout à fait inattendu. En extirpant l'agneau de ce fossé herbu, sous le regard de Fooky, le plus âgé de ses chiens, un border collie toujours autant efficace, Monsieur Bêlart aperçut une sorte de tissu, un chiffon peut-être, recouvert en grande partie de boue, trempant à peine dans le rieu car des herbes le retenaient. Usant de son bâton de berger, Antoine Bêlart parvint à soulever ce semblant d'étoffe et Fooky, habitué aux pentes glissantes, réussit à quérir ce chiffon qui n'avait plus rien d'une coiffe mais possédait néanmoins la forme d'un béret. C'est alors que Monsieur Bêlart qui remuait la vase du rieu à l'aide son bâton, dégagea en partie un vêtement en piteux état, une sorte de gilet dont on ne pouvait plus deviner la couleur. S'efforçant d'agripper cette loque, Antoine, sous le regard perplexe de Philibert qui assistait à la scène sans vraiment

comprendre l'acharnement d'Antoine à extraire un bien triste trésor, aperçut soudain une manche de vêtement, une chemise peut-être, et au bout de cette manche il semblait y avoir une grosse moufle. Le doute n'était plus permis. Antoine s'exclama :

-« Mon Dieu !..Mon Dieu ! ...Un cadavre ! »

Philibert n'en croyait pas ses yeux. Le crépuscule rendait leur observation difficile, certes, mais nos deux bergers faisaient une même constatation et ressentaient les mêmes frissons. Toutefois, ils ne devaient guère oublier le troupeau de moutons qu'il fallait mettre à l'abri en un pâturage plus sûr, éloigné de la zone inondable car le coefficient de la marée approchait de son paroxysme. Antoine était bouleversé, épouvanté, et ce fut Philibert, plus réfléchi, plus lucide, qui sortit le portable qu'il avait pris soin d'emporter pour aller au sauvetage de cet agneau, et qui dit tout haut comme pour se persuader qu'il choisissait la meilleure solution :

- « Vite !...Appelons les gendarmes...»

1

Malgré son sang-froid, « ch'picard » comme on le nommait, perdait un peu le contrôle de ses mouvements, lorsqu'il composa le numéro d'appel de la gendarmerie la plus proche. Il lui fallut donner bien des renseignements pour que les gendarmes se décident à venir. De plus, il commençait à faire sombre, un épais rideau de nuages atténuait la lumière du soleil couchant et l'on ne voyait plus au lointain quelque pirogue ou petit voilier dans la baie de Saint-Valéry. Philibert proposa à Antoine qu'il restât dans l'attente des gendarmes tandis que lui-même s'occuperait des moutons dont les bêlements en cette tombée du jour créaient une atmosphère lugubre, renforcée par l'incessant aboiement du plus jeune chien d'Antoine, chien nommé à juste titre « berger picard ». On distinguait à peine cet animal ; ses yeux brillaient dans la pénombre et un léger vent de mer agitait ses longs poils. Son attitude fougueuse effrayait quelque peu certains agneaux tandis que les moutons plus âgés maugréaient lorsqu'il lui arrivait de mordiller leurs pattes.

Tandis que Philibert retrouvait ses réflexes d'ancien berger et s'acquittait au mieux de sa tâche, veillant à ce qu'aucun mouton si gourmand fût-il ne s'éloignât du troupeau pour brouter encore quelque salicorne ou quelques fleurs jaunes d'oseille maritime, Antoine, pour la première fois, éprouvait de l'angoisse dans ce paysage de mollières, dans la nuit qui était presque là, dans un silence pas même troublé par le bruissement des vagues à l'entrée de la baie, par la présence à peine visible d'un cadavre enfoui dans la vase d'un rieu. A regret, il avait enjoint Fooky de suivre Philibert et de reprendre son activité quotidienne, celle de surveiller, d'encadrer, cet immense troupeau.

Les gendarmes n'arrivaient pas et la terreur d'Antoine croissait. Il observait, sans vraiment le voir, cet apparent cadavre et se demandait vraiment pourquoi y avait-il un cadavre à cet endroit. Il avait beau fouiller dans sa mémoire, aucun accident en ce lieu si particulier de la baie de Saint-Valéry n'avait été relaté dans la presse locale ni récemment, ni en des temps plus anciens. Antoine n'avait jamais entendu parler d'un berger disparu dans les mollières. Il eût pu s'agir d'un individu récoltant de nuit de la salicorne en dépit des interdictions et qui aurait malencontreusement glissé dans ce rieu mais comment serait-ce possible que personne n'eût signalé sa disparition et qu'aucune recherche n'eût abouti. Même si la vase était suffisamment épaisse pour dissimuler un corps, les gens de Saint-Valéry, du Crotoy, les bergers surtout, n'auraient jamais accepté qu'on arrêtât

2

d'éventuelles recherches. Fortement troublé par cette découverte, Monsieur Bêlart se perdait en conjectures. « Enfin ! » pensa-t-il, tout en soupirant, quand il aperçut le gyrophare de la voiture de gendarmerie. Un autre gyrophare permettait d'entrevoir un véhicule de secours, celui des pompiers volontaires qui avaient dû récemment porter secours à un jeune homme imprudent qui avait voulu photographier au plus près des phoques paraissant sur un banc de sable. Les gendarmes, connaissant bien les dangers qui caractérisent les mollières, ne pouvaient exclure l'hypothèse d'un accident, celui d'un vagabond, d'un étranger, d'un migrant qui se serait aventuré dans ce paysage pour quelque raison que ce fût. Quant à l'hypothèse d'un crime, de la présence hypothétique d'un berger assassiné, cela leur semblait grotesque. Quel criminel aurait imaginé un tel scénario en un tel lieu et quel berger en eût été la victime potentielle ? Les bergers avaient toujours eu l'estime des habitants de la région, l'admiration même, et personne n'eut, tant dans le passé que dans le présent, quelques griefs à leur égard. Comme il arrivait souvent aux bergers de passer la nuit dans les mollières, leurs chiens furent toujours leurs meilleurs protecteurs et défenseurs.

Bien chaussés de leurs bottes, chaussures indispensables en cet environnement, les deux gendarmes s'avancèrent au bord du fossé et brandirent une forte torche en direction de la manche de ce vêtement et surtout de cette hypothétique main gantée sortant à peine d'un agglomérat d'halophytes et de boue. Des obiones, arbrisseaux de ces fonds vaseux, retenaient en partie cette chose apparentée à un vêtement et il fallut de longues minutes aux gendarmes et à deux pompiers pour parvenir, sans glisser dans le rieu, à tirer doucement cette manche, cet habit uniformément grisâtre et ruisselant de vase. Avant même d'avoir suffisamment sorti de la vase ce vêtement, cette manche, cette douteuse main, cette chose indéfinissable en dépit du halo braqué en sa direction, l'un des gendarmes murmura à son collègue :

- « T'es bien d'accord avec moi ?...Ce n'est pas un cadavre, il n'est pas assez lourd et n'a aucune consistance...»

« Tout à fait » rétorqua l'autre gendarme qui ajouta, en parlant à haute voix cette fois, et en s'adressant à Antoine :

- « Votre cadavre, ce ne serait pas plutôt un mannequin ?...Et c'est pour cela que vous nous avez dérangés à la nuit tombante? »

A la fois stupéfait, soulagé et embarrassé, Antoine répondit :

- « Excusez-moi, mais au premier coup d'œil ne pensiez-vous pas comme nous ?...Pas vrai ? »

Le gendarme ne répondit guère.

Cette heureuse surprise pour Antoine de constater que cette plausible victime n'était en fait qu'un mannequin dont les marées, la boue, les intempéries avaient délavé les vêtements et dissimulé au regard des bergers la majeure partie de son habit, n'apportait aucune réponse à sa présence dans ce rieu. Sans doute valait-il mieux, comme le pensait Antoine, ne plus poser cette question aux gendarmes et rechercher la vérité en faisant appel à la mémoire des habitants de Saint-Valéry ou du Crotoy.

Dès le lendemain, Antoine fit le tour de la ville et évoqua ce mannequin que les gendarmes avaient ôté en totalité et déposé dans une remise jouxtant la gendarmerie.

Antoine avait été autorisé à venir examiner au grand jour sa troublante trouvaille. Il remarqua alors que le gilet devenu haillon ressemblait à celui porté par les bergers landais et que le béret, pourtant bien déformé, corroborait cette origine landaise. Cela intriguait Antoine et il en parla à Philibert qui n'en revenait pas encore qu'il se fût agi d'un mannequin. La « Mère Zézette », Josette de son prénom, ancienne cabaretière du Crotoy, était dotée d'une fantastique mémoire et ses souvenirs étaient fiables. Consultée par Philibert qui l'avait bien connue jadis, elle ne tarda pas donner une explication plausible à la présence de ce mannequin dans la vase d'un rieu des mollières.

Trente ou peut-être même quarante années plus tôt, deux jeunes cinéastes amateurs avaient voulu tourner un film dans la baie de Saint-Valéry pour, selon leurs dires, valoriser ce lieu, cette baie, qu'ils connaissaient bien peu à vrai dire. Leur scénario un peu fourre-tout devait commencer par un crime aperçu par un touriste qui aurait été à bord du train à vapeur de la baie de Somme. Ayant peu de fonds pour le tournage de ce film, ils n'eurent aucun acteur pour jouer le rôle de la victime et se contentèrent d'un mannequin qui fit sourire les gens de la région en raison de son habit n'ayant rien à voir avec celui des bergers locaux. Ces moqueries répétitives, ces quolibets adressés à l'un de ces jeunes cinéastes un peu trop imbu de sa personne et prétendant connaître les prés salés mieux que les gens de la région, exaspérèrent ces cinéastes amateurs qui devinèrent l'hostilité des habitants du bourg à ce tournage tant farfelu qu'inutile. Nos deux cinéastes, sans en avertir quiconque, renoncèrent à leur film et quittèrent de nuit la baie de Saint-Valéry, ce qui, d'ailleurs, convint au maire de Saint-Valéry qui n'avait accepté leur projet que du bout des lèvres. Lorsqu'ils partirent, ils auraient abandonné peut-être volontairement ce mannequin à moins qu'ils n'eussent tout simplement oublié ce faux cadavre qui peu à peu s'enfonça dans la vase et disparut de la mémoire collective des gens du terroir, amoureux de la baie de Saint-Valéry.